# Théâtre Français. Rentrée de Grandmesnil dans *L'Avare* [extraits].

La rentrée d'un acteur tel que Grandmesnil offrait un intérêt d'autant plus vif, que malheureusement pour la scène française il est bien près de sortir de la carrière, et qu'on ne voit pas trop quelle est la rentré qui pourra nous dédommager d'une pareille sortie. Grandmesnil est surtout un excellent interprète de Molière ; il en a parfaitement saisi l'esprit, et sais mieux qu'aucun autre en faire sentir les beautés : c'est un comédien plein de naturel et de verve.

L'Avare est un des chefs-d’œuvre de Molière les plus négligés du public ; les acteurs à la mode n'y ont point des rôles brillants ; le caractère principal n'est plus dans nos mœurs, et par la même nous semble se rapprocher de la farce : le luxe et la dissipation sont plus communs aujourd'hui que l'avarice. Le tartufe, il est vrai, est aussi rare dans le monde que l'avare ; mais le côté philosophique et moral du Tartufe s'aperçoit beaucoup mieux et frappe bien plus que celui de l'Avare. Le but moral de l'Avare est de montre r quelles bassesses peut nous porter l’avarice, quels malheurs domestiques elle entraîne ; comment elle étouffe dans les cœurs tous les sentiments de l'honneur, de l'humanité, et même de la nature. Harpagon est un homme vil, insensible et ingrat : c'est un très mauvais père ; et quoiqu'il ait des enfants bien nés, il les force en quelque sorte lui-même, par sa dureté, à violer leurs devoirs et à sortir des bornes du respect cette admirable peinture n'est pas assez appréciée par le commun des spectateurs, qui s'arrêtent à la charge théâtrale, et ne pénètrent pas toute la profondeur de l'art que Molière a caché sous cette écorce comique.

Je dirais volontiers à la plupart de ceux qui assistent aux représentations de ce grand poète, ce que Phèdre disait aux lecteurs de ses fables :

Joculare tibi videtur, et sane bene ;

…………………………………….

Sed diligentur intuere has nænias

Quantam sub illis utilitatem reperies !

Non semper ea sunt quæ videntur ; decipit

Frons prima multos, rara mens intelligit,

Quod interiore condidit cura angulo.

Phèdre, *Prologue du 4e livre*

C'est-à-dire : « Ce badinage vous paraît plaisant, et il l'est en effet ; mais examinez attentivement ces bagatelles ! Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent ; l'apparence séduit le vulgaire ; bien peu d'esprits sont capables de découvrir ce que l'art de l'auteur a caché au fond de son ouvrage. »

Jean-Jacques Rousseau lui-même, tout philosophe qu'il était, paraît s'être mépris sur l'instruction renfermée dans cette comédie : « C'est un grand vice, dit-il, d'être avare et de prête à usure, mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son père, de lui manquer de respect, de lui faire mille insultants reproches, et quand ce père irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ses dons ? Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable ; et la pièce où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite, en est-elle moins une école de mauvaises mœurs ? »

C'est une boutade où il y a plus d'humeur que de philosophie. Je suis bien éloigné de regarder la comédie comme une école de vertu et de bonne mœurs ; et en général, je suis assez de l'opinion de Jean-Jacques, que les spectacles ne sont bons que pour les peuples riches et nombreux qui ont beaucoup d'arts et de luxe, et dont la civilisation est extrêmement avancée ; mais le reproche particulier fait à l'Avare de Molière, d'être une école de mauvaises mœurs, me paraît injuste et même calomnieux. Quel est le dessein du poète ? De rendre l'avarice aussi odieuse que ridicule. Peut-il mieux y réussir qu'en nous montrant l'avare dépouillé par son affreux égoïsme de tous les avantages de la paternité, méprisé et avili par ses propres enfants, qui ne voient en lui qu'un ennemi et non pas un père ? Je sais qu'un fils n'est pas dispensé des devoirs de la nature par les vices de son père ; Molière n' pas prétendu approuver, encore moins faire aimer l'insolence du fis ; il n'a voulu que nous faire sentir que cette insolence c'est l'effet ordinaire de l'avarice. Un avare s'attire presque toujours le mépris et la haine de ses enfants, parce que ses enfants auraient besoin d'une vertu extraordinaire et presque héroïque pour aimer et respecter un tel père, et que les vertus extraordinaires et les actions héroïques sont extrêmement rares. Ainsi cet avare, pour qui ses enfants sont des étrangers, est étranger lui-même dans sa propre maison : sa fille a un amant déguisé en domestique ; son fils emprunte à usure : il résulte de ce tableau particulier une leçon plus étendue et plus générale, c'est que les vicieux sont punis dans ce monde par leurs propres vices. Un homme pour qui sa passion est tout, qui n'est bon à rien, dont le cœur est fermé à toutes le affections sociales, doit s'attendre à n'avoir ni femme fidèle, ni enfants respectueux, ni parents, ni amis : il est seule dans le monde ; il ne s'intéresse à personne, personne ne s'intéresse à lui les passions déréglées et les mauvaises mœurs où l'on croit trouer une source de jouissances, sont une source de chagrins ; il n'y a de bonheur et même de vrai plaisir pour les hommes vivants en société que l'accomplissement de leurs devoirs respectifs, ce qui n'exclut pas cependant les distractions d'usage auxquelles on est convenu de donner le nom de déplaisir.

Rousseau fait donc à Molière une insulte très grave lorsqu'il appelle la comédie de l'Avare une école de mauvaises mœurs. Fallait-il, pour lui plaire, que Molière, contre les principes de son art, fit des enfants de l'avare des modèles de piété filiale, par conséquent des personnages chimériques et hors de la nature commune ? Le citoyen de Genève avait-il peur que la vue de cette comédie n'altérât le respect des enfants pour leurs pères ? Ce sont les vices des pères qui peuvent produire cet effet, et non la comédie de l'Avare. Rousseau pouvait-il ignorer qu'à l'époque où il écrivait, la comédie n'avait aucune influence sur les meurs, que la société n'ayant rien à prendre de ce côté, les pièces les plus libres étaient celles qui plaisaient le moins, que les spectateurs, dans ce temps-là même, aimaient à voir au théâtre non pas les vices qu'ils étaient las de voir dans la société, mais les vertus qu'on ne voyait plus que sur la scène ? La plaisanterie même qui excite le plus son indignation, *je n'ai que faire de vos dons*, ne produit aucun effet ; on n'en sent point le sel : elle n'a point faire rire, quoique Rousseau la trouve excellente, et qu'elle le soit en effet. Cet avare qui ne donne jamais rien, donnant si libéralement sa malédiction, n'est-il pas très comique que le fils lui répondue *qu'il n'a que faire de ses dons*? Ce comique est peut-être un peu trop fin pour nous ; peut-être aussi l'acteur ne l'a-t-il pas fait assez ressortir : il a jeté s réponse brusquement et avec précipitation en sortant de la scène. Les acteurs songent plus à faire une sortie vive et brillante, qu'à faire valoir un trait comique ; celui-ci s'est perdu dans le fracas et le tumulte de la querelle entre le père et le fils. Au reste, il ne faut pas craindre que les comédies nous gâtent ; nous sommes au-dessus de cet accident-là ; nous poussons même la délicatesse jusqu'au scrupule : les comédies ne peuvent plus nous corrompre, mais nous corrompons les comédies.

L'élite des acteurs disponibles s'était réunie pour faire honneur à Grandmesnil. Mlle Devienne a joué Frosine avec beaucoup d'art et de finesse ; Mlle Mézerai n'a pas dédaigné le rôle d'Elise ; Saint-Fal représentait l'amant ; Thénard, le valet ; Armand, le fils ; Michot, maître Jacques. La pièce était aussi bien montée qu'elle pouvait l'être : c'est un malheur pour elle de n'avoir de rôles brillants que celui de l'avare. Dans le discrédit du comique franc et naturel, il est difficile qu'un acteur se mette à la mode dans l'emploi des manteaux. Le tartufe, le Misanthrope et les Femmes Savantes ont, sous le rapport des acteurs, un grand avantage sur l'Avare.

La pièce est assez chargée de comique pour qu'on se dispense d'ajouter des farces. À la fin, il s'est établir une espèce de combat entre l'avare qui éteignait les bougies, et maîtres Jacques qui les rallumait, Grandmesnil s'est prêté à ce jeu avec trop de complaisance : le jeu prolongé a déplu à certaines jeunes savants du parterre, plus prompts à se scandaliser des lazzis de l'acteur, qu'habiles à saisir les grandes beautés de l'auteur : ils ont cru devoir s'armer du sifflet pour réprimer ce badinage. Ces gens si sensibles à une bouffonnerie très innocente n'ont pas senti l'extrême indécence de siffler pendant une représentation de Molière : c'est une espèce de sacrilège. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'on applaudit tous les jours de plus mauvaises farces.

Le Dénouement de l'Avare est forcé ; c'est le seul défaut de cet excellent ouvrage. On pourrait objecter que l'avare n'est point puni, que son avarice même est récompensée par le mariage avantageux de ses enfants ; mais l'avare débarrassé de ses enfants, ne reste-t-il pas avec son avarice, c'est-à-dire avec son bourreau ? Ne voit-on pas que sa vie ne sera qu'un supplice ; que le désir d'amasser et la crainte de perdre vont déchirer son cœur comme autant de vautours ? (...)

Geoffroy.